

Jean-Michel Delacomptée

JEAN DE LA FONTAINE,
PORTRAIT
D'UN POMMIER
EN FLEUR

Ouvrage édité par Emmanuelle Dugain-Delacomptée

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

© le cherche midi, 2023
92, avenue de France
75013 Paris

Conception graphique : Justine Dupré
Composition : Peter Vogelpoel
Dépôt légal : août 2023
ISBN 978-2-7491-7441-9

À la mémoire de J.-B. Pontalis

Comme l'arbre qui porte des pommes est appelé un pommier, elle disait de M. de La Fontaine, « c'est un fablier », pour dire que ses fables naissaient d'elles-mêmes dans son cerveau, et s'y trouvaient faites sans méditation de sa part, ainsi que les pommes sur le pommier.

Abbé d'Olivet,
Histoire de l'Académie française

UNE RENCONTRE POUR SE METTRE EN BOUCHE

Figurez-vous une femme d'une suprême élégance, la soixantaine, svelte, yeux noirs, cheveux blancs, fier port de tête, rencontrée lors d'un cocktail diplomatique à Londres. Coupe de champagne en main, elle discutait avec un conseiller de notre ambassade. C'est elle surtout qui parlait. Le conseiller l'écoutait avec déférence. J'ai attendu que leur conversation se termine et, comme personne ne l'abordait, je me suis approché d'elle. « Madame, permettez-moi de vous saluer. » Haussant le sourcil, elle m'a demandé qui j'étais. Je me suis présenté. « Enchantée », a-t-elle répondu en reposant son verre sur le plateau que lui tendait un serveur, avant d'en saisir un autre. Je la connaissais comme une romancière de réputation discrète, mais appréciée des plus fins lecteurs. Sa

volonté d'accorder au style, dans ses romans, un rôle déterminant me prédisposait à la distinguer parmi les manieurs de plume qui veulent en priorité séduire le grand public. En l'apercevant, j'avais pensé à lui demander son avis sur mon intention, depuis longtemps formée, de brosser un portrait de La Fontaine. Il ne faisait pour moi aucun doute que mon choix lui plairait, parce que, de façon indirecte, il valait assentiment à sa manière d'écrire, colorée, vive, charnue, ferme et subtile à la fois. Je l'avais entendue dire à la radio, dans une émission littéraire, qu'elle réprouvait l'écriture platement fonctionnelle posée sur les pages comme une soupière refroidie sur une table de cuisine, style qui passe aujourd'hui pour le summum de l'art.

« Je vous admire, me suis-je lancé, car vous êtes une conteuse. N'est-ce pas la première des qualités chez les écrivains dignes de ce nom ?

— Sans doute, me dit-elle, étonnée.

— Eh bien, madame, cette qualité, La Fontaine la possédait au plus haut degré dans ses fables comme dans ses contes, et je présume que vous y êtes sensible.

— Sensible à La Fontaine ? me répondit-elle en vidant son verre. Admettons, mais en quoi puis-je vous être utile ? »

Le serveur lui présenta à nouveau le plateau, où elle reposa son verre avant d'en prendre un autre, tout comme moi. « C'est tiédasse, ils auraient dû le mettre au frais », a-t-elle grimacé en trempant ses lèvres dans le liquide pourtant impeccable. Sans me laisser distraire, je lui avouai que, désireux d'écrire un portrait de La Fontaine, j'étais curieux

de connaître son avis, et que, si elle approuvait le projet, je me sentirais encouragé. Elle m'a considéré d'un œil sévère.

« Si vous avez besoin d'être encouragé, pourquoi ce choix ?

— Parce que, lui dis-je, c'est un auteur qui me charme et que l'idée de galoper un moment avec lui me ravit. »

Les coupes de champagne s'étaient succédé depuis mon arrivée au cocktail, j'avais chaud à la tête et l'élocution joviale. « Encore La Fontaine ! s'est-elle exclamée. Quelle drôle d'idée ! Vous n'irez pas très loin sur une rosse pareille. » Je lui ai répliqué qu'elle avait la dent dure. « Ni dure ni molle, m'a-t-elle sèchement repris, je déteste les projets superflus. » Était-ce l'effet du champagne, la chaleur lourde, le brouhaha ? D'un ton où le dédain se mêlait d'impertinence, elle a poussé son offensive sans que j'en comprenne la cause. J'ai décidé de me défendre pied à pied. De la part d'une romancière au style aussi chatoyant, cette attitude me déconcertait. Ménager ma susceptibilité ne semblait pas la concerner.

« Votre La Fontaine, on lui a déjà consacré assez d'ouvrages pour remplir une bibliothèque. Cela ne suffit pas ?

— Il y en aura d'autres après moi.

— Renoncez. On a récemment fêté en grande pompe le quatre centième anniversaire de sa naissance.

— C'est qu'on l'aime.

— Affaire de goût. Ses fables me font penser à une bande dessinée scrutée à la loupe par une ribambelle d'érudits tatillons.

Portrait d'un pommier en fleur

— Sans leurs travaux, les fables resteraient des mystères sous le brillant de la surface.

— Quels travaux? Des commentaires de commentaires, des gloses interminables.

— Signe de postérité heureuse.

— Du bavardage. Je ne perçois aucun mystère dans ses fantaisies. D'aimables comédies conclues par des morales de bon sens.

— Un poète d'une complexité incroyable. Plus il paraît simple, moins il l'est. Il faut piocher profond pour le trouver. D'ailleurs sans jamais le trouver.

— De la littérature enfantine. J'ai passé l'âge.

— Erreur. Il s'est servi de l'imaginaire enfantin pour conquérir les adultes.

— Vous comptez nous parler de l'enfance? Thème éculé.

— Je vois mal comment éviter le sujet. Surtout que La Fontaine a un rapport très étrange aux enfants.

— Première nouvelle.

— Je m'en porte garant.

— Si vous le dites. De quoi d'autre parlerez-vous?

— D'un trouble de sa personnalité.

— Un trouble, rien que ça!

— Oui, un aspect de lui sur lequel personne ne s'est penché.

— C'est que ce n'est pas flagrant, ou sans intérêt.

— Je présenterai mes arguments, le public jugera. C'est lui l'arbitre.

— D'un poète clair comme de l'eau de roche, vous allez nous fabriquer une énigme.

Une rencontre pour se mettre en bouche

— Pas une énigme. La Fontaine était un brave homme, mais singulier.

— Tellement singulier qu'on ne le lit plus.

— Détrompez-vous, on le lit et on l'écoute plus que jamais.

— Voulez-vous un conseil? Écrivez plutôt sur La Fontaine et les animaux.

— Je le ferai aussi.

— Parfait. Voilà un sujet de notre temps.

— À ceci près que ses animaux relèvent de la plus haute antiquité, qu'ils agissent comme des humains, et que les fables se déroulent au temps où ils parlaient.

— Alors écrivez sur ses relations avec Louis XIV, avec Nicolas Fouquet, avec les écrivains de son époque.

— J'en toucherai un mot.

— Avec Dieu.

— J'évoquerai le point.

— Avec sa femme.

— Bien entendu.

— Avec les femmes en général.

— J'y consacrerai un chapitre.

— Avec l'amour.

— Un autre chapitre, copieux.

— L'amour, on ne s'en lasse pas. Quoi encore?

— Ses relations avec ses amis. Avec la société dans son ensemble. Avec l'univers tout entier.

— Fort bien, fort bien. Sans oublier la nature, j'imagine.

— Évidemment.

— Ni la mort.

— Hélas.

Portrait d'un pommier en fleur

- Et c'est tout ?
- Non. Ajoutons la gaieté, le jeu, le vin, tout ce qui nous rend heureux.
- Votre enthousiasme m'impressionne !
- Ne vous moquez pas.
- Acceptez qu'il m'amuse.
- Je préférerais qu'il vous persuade.
- Allons bon. Que voulez-vous prouver ?
- Je ne cherche pas à prouver, mais à chanter.
- Tiens, vous voilà cigale.
- Plutôt caquet bon bec.
- Une poule ?
- Ou une pie. Je veux picorer dans son existence comme dans ses fables, ses contes, ses poèmes, ses préfaces, sa correspondance.
- Vaste ambition. Démesurée, même.
- Picorer n'est pas engloutir. Portrait de l'auteur, vues sur son œuvre, rien de plus, rien de moins.
- Cette modestie vous honore.
- Je prends la sienne pour modèle.
- J'ignorais qu'il eût cette vertu.
- Voyez "La Matrone d'Éphèse" :

*S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.*

— Et pourquoi donc le choisis-tu ?

Qui t'engage à cette entreprise ?

N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?

— Pour la modestie, vous repasserez. Il se déclare de taille à rajeunir l'histoire puisée chez Pétrone.

— Vous le connaissez bien.

— Cela se pourrait. Et puis, vous me parlez d'un conte. Un conte n'est pas une fable.

— Il a constamment pratiqué les deux.

— En vers. Vous aussi ?

— Question insolente. J'écrirai en prose, faute de posséder un brin de son génie.

— En somme, vous lui rendrez hommage.

— Une visite, plutôt, à l'un des plus grands maîtres de notre littérature.

— Visite de courtoisie, si je comprends bien.

— Mieux : d'admiration sans genuflexions. À un poète typiquement français.

— Ah, l'honneur d'être français !

— Qui vous parle d'honneur ? Je constate le fait.

— Croyez-vous qu'en France tout le monde connaît La Fontaine ?

— Pas tout le monde. Et seulement quelques fables, toujours les mêmes. Mais il représente un emblème, une sorte de blason. J'aimerais que tous les écoliers apprennent par cœur plusieurs de ses fables.

— L'intention trahit le réactionnaire endurci.

— Non, l'amoureux de la langue française et le simple citoyen soucieux de la paix civile. Partager les mêmes fables servirait le partage de nos mœurs.

— La concorde nationale grâce à La Fontaine !

Portrait d'un pommier en fleur

— Pourquoi pas ? La poésie a le pouvoir de renverser les montagnes.

— Vous rêvez.

— L'art est fait pour rêver. »

Le cocktail battait son plein. D'autres invités l'ont abordée et nous nous sommes séparés sur ces mots. Je ne l'ai jamais revue. Elle vit à l'étranger. Mais si d'aventure elle me lit, elle se reconnaîtra. En polémiquant sur un sujet qui nous rapprochait, elle m'a décidé à brosser ce portrait que, par manque de temps, j'hésitais à entreprendre. Je pourrais lui adresser l'ouvrage par voie postale, mais je m'en garderai. Il fut le gain imprévu de notre unique rencontre. Je n'exclus d'ailleurs pas qu'elle ait piqué ma vanité pour m'inciter à sauter le pas, générosité d'une grande dame dont j'ai appris, par un de ses entretiens accordé à une revue, qu'elle fonde son œuvre sur une intime connaissance de la littérature classique. De cette filiation assumée procède sa prose ouvragée. On devine qu'elle scie, rabote, ponce, affûte, astique. Sous de trompeuses apparences, les écrivains de son genre ont l'humilité des petites gens. Comme La Fontaine, justement. Ils s'inscrivent dans une généalogie qui les dépasse. Ils savent ce qu'ils doivent à leurs maîtres.

UN PERSONNAGE PRESQUE SEMBLABLE AUX AUTRES

Avec son trouble « pas flagrant, ou sans intérêt », elle m'avait mis au défi de fourbir des arguments convaincants.

Requête légitime.

Mais on n'est pas génial par hasard.

Dès le début, La Fontaine a vécu dans un monde imaginaire qui n'appartenait qu'à lui. On acquiert inévitablement, à le fréquenter, cette conviction. Si nous examinons ensuite certains traits de caractère et de comportement que des personnes dignes de foi ont observés chez lui, une hypothèse s'impose, insolite mais vérifiable : il souffrait d'un trouble de l'humeur.

Rien de grave, une discordance légère. D'autant qu'il est abusif de dire qu'il en souffrait. Il ne souffrait de rien du

tout, jouissant d'une solide santé, d'un excellent appétit, d'un enjouement qui faisait plaisir à voir, toujours content d'être né, gros dormeur, grand marcheur, gaillard et insouciant.

Mais si l'on affine maintenant l'hypothèse, disons, en langage d'aujourd'hui, qu'il était probablement atteint du syndrome d'Asperger. La conjecture peut heurter. Non parce que ce trouble serait choquant, il ne l'est d'aucune façon, mais parce que la qualification médicale introduit une dimension objective, froide, carrée, difficilement conciliable avec l'essence de la poésie.

Or, nul ne contestera que, chez La Fontaine, le style revêt les atours magiques de la poésie elle-même.

Il faut donc considérer que, au lieu d'entraver ses capacités, cette discordance leur a conféré une amplitude extraordinaire. D'où l'on déduira que, s'il fut l'immense poète que l'on connaît, il l'a dû en partie au trouble dont il était atteint.

L'unanimité des témoignages fournis par ses contemporains renforce la validité de l'hypothèse.

Mais, en admettant que La Fontaine ait souffert d'un trouble de cette nature – un trouble, encore une fois, sans rien de douloureux, il ne s'en plaignait pas, et personne ne l'en plaignait –, le lecteur sceptique demandera, comme mon interlocutrice : quel intérêt, votre hypothèse ?

Celui-ci : elle substitue la précision d'un concept à l'idée vague et subjective qu'on appliquait à La Fontaine en disant qu'il était original. Car original, il l'était, mais le qualifier ainsi n'apporte rien de consistant. On note la particularité

sans réfléchir à l'influence qu'elle a eue sur sa vie et son œuvre. Sans réfléchir non plus aux liens entre les deux.

Il y a un second avantage. Convoquer un trouble de l'humeur pour éclairer son génie conduit à valoriser le fait que le poète dont les écoliers – de moins en moins, mais encore beaucoup – continuent d'apprendre quelques-unes des fables était atteint d'une bizarrerie, et que cette bizarrerie le rendait différent des autres. Que, par conséquent, au lieu de constituer un handicap, le fait d'être différent renferme le trésor potentiel d'une créativité hors norme. Où l'on s'attend à une faille, parfois l'on dépiste une chance, presque un privilège. En instruire les écoliers les éduque à la tolérance.

Objection attendue : conjecturer un trouble de cette nature chez un grand artiste tient de l'opinion la plus banale. La plupart ont un grain, voire une tempête sous le crâne. Cas exemplaire, les poètes maudits. Mais La Fontaine n'avait rien d'un poète maudit. Sous Louis XIV, pareille malédiction ne ciblait pas les artistes. S'il s'était livré à des conduites extravagantes, on l'aurait enfermé aux Petites-Maisons, chez les fous. La Fontaine n'a jamais couru ce risque. Aucun poète ne fut moins relégué dans les marges de la société. Même s'il déconcertait par des réactions imprévisibles, on l'accueillait partout en bon compagnon, et, pour sa part, il se tournait volontiers vers autrui.

De plus, en ce temps-là, nul ne songeait à magnifier la vocation d'auteur, et encore moins à la dramatiser, sinon les auteurs eux-mêmes, ceux du moins qui subsistaient chichement. L'art ne se tirait pas de la cuisse de Jupiter, mais d'un apprentissage obstiné. Peindre, écrire, composer, sculpter,

Portrait d'un pommier en fleur

ces tâches relevaient du labeur, pas d'un brio céleste. On s'extasiait sur le talent sans que les louangeurs invoquent des dons miraculeux pour justifier la beauté d'une œuvre. Dès la première publication des *Fables*, La Fontaine a reçu un flot de louanges, mais c'est le front d'Ésope qu'il couronne de lauriers, pas le sien :

*L'apologue est un don qui vient des Immortels ;
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.*

Ésope étant ce sage auprès duquel La Fontaine se fait tout petit :

*Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.*

Dans cette même fable, il se diminue délibérément en se comparant à Phèdre, fabuliste latin qui vécut au début de l'ère chrétienne, et qui, à rebours d'Ésope, écrivit ses apologues en vers :

*Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seraient malséants.*

Humilité de rigueur, comme la tenue pour les soirées chics. S'y soustraire aurait choqué le devoir de décence. Pour lui, s'inspirer non de forces obscures mais d'Ésope, de Phèdre, de bien d'autres, et en faire état publiquement, allait de soi.

Les artisans de la plume, du pinceau, du chant ou du burin ne passaient pas pour des créateurs auréolés d'une élection divine, mais justement pour ce qu'ils étaient, des artisans plus ou moins habiles qui devaient à l'huile de coude la qualité de leurs ouvrages. L'exaltation de l'écriture en tant que nécessité vitale, élan carrément sacré, aurait laissé perplexe. Écrire de la poésie, un roman, un opéra ne prenait pas l'accent quasi mystique dont on orne à présent cette activité, ou plutôt dont on l'ornait quand l'art littéraire tenait le haut du pavé.

L'âge classique réservait le surhumain aux souverains et aux chefs de guerre, pas aux rimeurs de ballades ni aux graveurs de médailles. Au Grand Condé par exemple, le vainqueur de Rocroi à vingt et un ans contre les Espagnols et leur infanterie réputée invincible. Dans une lettre au prince de Conti, neveu de Condé, La Fontaine confronte la valeur de ce dernier à celle d'Alexandre et de César : « Voilà l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais mérité d'être mis au nombre des dieux. » C'est chez ces personnages qu'on trouvait « quelque chose de surnaturel et de divin », pareils aux empereurs romains qui montaient au ciel à leur mort, apothéose que les besogneux de l'écritoire célébraient sans espoir d'en bénéficier eux-mêmes. Ils s'essoufflaient à gravir les flancs du Parnasse pour en atteindre le sommet, et, de là, chanter les dieux vivants. « Le merveilleux vous est familier, écrit La Fontaine à Conti, et mille fois plus connu qu'à nous

Portrait d'un pommier en fleur

autres, poètes, encore que nous nous piquions de l'employer dans nos poèmes. » Même si, parmi les forgerons de la rime, une étincelle divine brillait dans l'œil des meilleurs, ils se contentaient d'éloges enjolivés de pensions tantôt modiques, tantôt rondelettes, en paiement de l'encre qui leur tachait les doigts, sans prétendre séjourner sur l'Olympe en couronnement de victoires inoubliables. Ils appartenaient au gros de la troupe humaine, serviteurs des rois et des princes dont ils s'échinaient à louer les exploits. Pas de place chez eux pour la vénération garantie aux héros. Maudire les artistes et leur donner motif de s'en glorifier réclame des conditions spéciales, la mort de Dieu, le goût du désespoir, les débordements passionnels, les délires du moi, le triomphe de la psychiatrie. Les gens que fréquentait La Fontaine ne lui imputaient aucun signe d'égarement, aucune forme de pathologie. Il passait pour un homme singulier, mais parfaitement normal.

Ce qu'il n'était pas. Si bien que l'hypothèse d'un trouble de l'humeur, éclairant son originalité, aide à saisir pourquoi un versificateur du XVII^e siècle, époque que beaucoup de nos contemporains ont du mal à situer sur une carte, pousse aujourd'hui encore un nombreux public à courir au théâtre savourer ses fables lues, récitées, jouées, et même dansées, avec, en tête d'affiche, Fabrice Luchini, qui est aux *Fables* ce que, chez Proust, la Berma est à *Phèdre*. Constat réconfortant. Que la société où nous sommes, à l'esprit embourbé dans le divertissement le plus écervelé et le matérialisme le plus réfrigérant, ressente toujours le besoin de jouissances poétiques prouve que, décidément, le vide ne suffit pas pour vivre.